

Réimaginer l'Approche Narrative

Préface et traduction de Pierre Blanc-Sahnoun

Sous la coordination de

David Epston

Travis Heath et Tom Stone Carlson

Réimaginer l'Approche Narrative



interéditions

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée au Royaume-Uni
sous le titre *Reimagining Narrative Therapy Through Practice Stories and Autoethnography*
par Routledge, London.
Copyright © 2023.
All rights reserved.

Couverture : Studio Dunod

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© interéditions, 2024
interéditions est une marque de Dunod Éditeur,
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
ISBN : 978-2-7296-2391-3

Sommaire

PRÉFACE DU TRADUCTEUR PIERRE BLANC-SAHNOUN	VII
LES AUTEURS : DAVID EPSTON, TRAVIS HEATH, TOM STONE CARLSON	IX
PRÉAMBULE	1
1. INTRODUCTION – LA RÉDACTION DE RÉCITS THÉRAPEUTIQUES : HISTOIRE D’UNE PÉDAGOGIE DE TRAVIS HEATH, DAVID EPSTON ET TOM CARLSON	3

Partie I

DES HISTOIRES EN ACTION

2. QUAND WILBUR L’ANXIEUX DEVIENT WILBUR LE GUERRIER DE KAY INGAMELLS ...	43
3. DES FÊTES DE REMERCIEMENT POUR LES MÈRES DE DAVID EPSTON	73
4. « UNE NOUVELLE SURPRISE DE L’EXISTENCE : JE N’AI JAMAIS ÉTÉ RÉDUITE AU SILENCE » DE JOYEUSEMENT CO-ÉCRIT PAR SANNA PALJAKKA ET FABIOLA	85
5. « Comme une fleur dans la tempête » de SASHA MC CALLUM PILKINGTON, DANS L’UNITÉ DE SOINS PALLIATIFS	117
6. Le retour de BATMAN de TOM CARLSON	149
7. « Peut-être pouvons-nous nous entendre » de TRAVIS HEATH	171

Partie II

UNE HISTOIRE D’ENSEIGNEMENT

8. Les esprits de la thérapie narrative contemporaine de TRAVIS HEATH	203
9. CONCLUSION de TOM CARLSON	263

Préface du traducteur

Désormais pratiquée régulièrement en thérapie et en coaching, la thérapie narrative, développée en Australie et en Nouvelle-Zélande depuis les années 1980, est arrivée en France en 2004. Cet été-là, Michael White, cofondateur de cette approche, invité par une école de coaching parisienne, a animé le premier séminaire permettant de découvrir cette approche radicale, qui mêlait justice sociale, théorie littéraire et thérapie systémique.

Le succès de ce séminaire, auquel n'assistèrent pourtant qu'une quinzaine de praticiens, amena l'organisation de nouvelles formations en 2005, 2006 et 2007, que Michael White, véritable rock star de la thérapie familiale dans les pays anglo-saxons, honora par deux fois de sa présence en 2006 et 2007.

2007 constitue une année très particulière pour Michael White. D'une part, il quitte le Dulwich Centre qu'il avait fondé en 1983 avec son épouse et associée Cheryl pour fonder un nouveau cabinet, Narrative Practice Adelaide, avec une nouvelle équipe. D'autre part, il publie le 31 mai chez Norton un ouvrage intitulé *Maps* ; il est loin de se douter de l'impact que ce livre aura sur la pratique et l'enseignement de la thérapie narrative dans le monde entier. Voici ce que le journal de la Fondation Milton Erickson écrit sur *Maps* à sa sortie :

« Michael White a créé ici un texte définitif de théorie et de pratique... Son œuvre prolifique constitue le fondement de la thérapie narrative, résumée et présentée systématiquement pour la première fois dans ce nouveau livre brillant... Magnifiquement organisé et agréable à lire, il donne vie à la théorie avec des transcriptions colorées de thérapie dans chaque chapitre et offre des exemples et des instructions pour appliquer les pratiques narratives à l'ensemble des défis de santé mentale que les psychiatres et les thérapeutes peuvent être amenés à relever. Bien qu'il s'agisse d'une excellente introduction accessible au domaine, les thérapeutes narratifs expérimentés s'appuieront sur sa rigueur, sa précision et sa subtilité pour revigorer et perfectionner leur art. »

Quoique dithyrambique, cette recension contient déjà, hélas, les germes de l'ornière dans laquelle s'embourberont quelques années plus tard maints praticiens et formateurs, en l'espèce par le choix du mot « *instructions* ».

Car le 4 avril 2008, alors que Michael White et David Epston, insatisfaits de la trajectoire que semblait prendre la diffusion de la thérapie narrative, avaient planifié une rencontre l'été suivant afin de tout remettre à plat, Michael décède brutalement d'une crise cardiaque alors qu'il animait un séminaire à San Diego. Dans la petite communauté narrative mondiale, et jusqu'en Europe, c'est un séisme. La perte d'un leader aussi talentueux et aussi charismatique en pleine force de l'âge provoque les réflexes habituels du deuil : apparition d'« héritiers » clamant leur légitimité, repli sur les textes fondateurs et rigidification d'une orthodoxie protégée par les « gardiens de la foi » autoproclamés, élévation de *Maps*, prestement traduit en français sous le titre de *Cartes des pratiques narratives* au rang d'un manuel indépassable car ultime chef-d'œuvre du maître.

Pourtant, David Epston, qui fut son ami et partenaire indéfectible dans la construction de l'édifice narratif, nous prévenait dès novembre 2008, lors du Mémorial en l'honneur de Michael :

« Michael était une personne très humble et discrète. Je suis certain qu'il serait très déconcerté par les manifestations de choc, de chagrin et de deuil que suscite sa mort, d'une part, et le respect et les flots d'hommages qui lui ont été rendus de Quito en Équateur à Séoul en Corée du Sud, de Moscou en Russie à Capetown en République d'Afrique du Sud. La pire crainte de Michael était les hagiographies. Je me souviens quand il m'a dit à quel point il était inquiet de ces versions de sa vie ; j'ai dû aller chercher le mot "hagiographie" dans le dictionnaire. J'ai appris qu'il s'agissait d'un genre littéraire consacré à la vie des saints. »

Plus loin dans son propos, il tenta de recadrer :

« Il utilisait ses "cartes" pour révéler la direction qu'il prenait et pourquoi il se dirigeait dans cette direction, tout en nous avertissant qu'il y avait tant de directions qu'il aurait pu prendre – ou que vous-même pourriez prendre... Son intention était claire et reflétait sa propre modestie, à savoir rendre sa pratique et les idées qui la sous-tendent aussi facilement accessibles que possible pour nous. Dans son humilité, il a souvent laissé de côté le génie et parfois la magie dont tous ceux qui ont eu l'occasion d'assister à quelques réunions ou de regarder ses vidéos ont été témoins. »

Mais ces avertissements avisés n'empêchèrent pas *Maps* de devenir dans de nombreux contextes une sorte de notice de montage des conversations narratives, adoptée comme colonne vertébrale de leur enseignement par la grande majorité des nombreuses écoles et centres de formation qui ont vu le jour ces dix dernières années. L'inconvénient, comme il est amplement démontré dans la première partie de ce livre, c'est la « Googlisation » des cartes narratives, leur transformation de leur vocation première de support à l'errance en algorithme de GPS. Et en conséquence, le fait que les praticiens et praticiennes narratifs, au lieu de se connecter à la beauté à la poésie, à la justice, ou tout simplement au client qui est assis en face d'eux, au lieu de puiser leurs questions à la source magique de cette conversation qui « crée des passerelles entre le désespoir et la naissance d'un nouvel espoir¹ », montent et descendent consciencieusement les gammes de la carte en attendant qu'il se produise quelque chose de remarquable.

Pendant les années qui ont suivi, David Epston, tout en respectant le deuil de toute une communauté dévastée par la perte de son leader, a continué à expérimenter, enseigner, chercher, faire se rencontrer des parapluies et des machines à coudre. Puis, pratiquement dix ans jour pour jour après la disparition de Michael, il est retourné sur les lieux à San Diego et a prononcé son célèbre discours : « Réimaginer la thérapie narrative : une écologie de la magie et du mystère pour les anticonformistes à l'ère de la stratégie des marques² ». Il y raconte comment Michael et lui avaient décidé de tout remettre à plat, désolés de voir que de nombreux praticiens n'arrivaient pas à dépasser l'imitation pour prendre pied dans la création. Il y plaide également pour une pratique renouvelée de la thérapie narrative, qui renoue avec « les esprits de la pratique » :

1. David Epston encore, dans son discours au Mémorial de Michael White en novembre 2008 à Adélaïde (Australie), texte traduit et publié en français dans *Cas pratiques, cliniques et poétiques en thérapie narrative*, David Epston, Satas, 2016.

2. Ce texte est traduit en postface de *La Petite bibliothèque de l'Approche Narrative*, ouvrage collectif sous la direction de Catherine Verilhac, interéditions, 2022.

« Quels sont ces esprits que j'ai volontairement mis au pluriel ? Voici ce qui me vient immédiatement à l'esprit : l'enthousiasme, l'irrévérence, l'improvisation, l'imagination, l'indignation face à l'injustice, la solidarité avec ceux qui souffrent, la créativité collective et l'esprit d'équipe, la fascination pour le mystère et la magie au cœur de la vie quotidienne. Il y en a d'autres, bien sûr. »

Les esprits de l'Approche Narrative. Voilà le sujet du livre que vous tenez entre les mains. Remplacer les manuels, outils et modes d'emploi de toutes sortes qui ont fleuri au fil des années, particulièrement en France où le pragmatisme des coachs favorise souvent les approches concrètes et documentées par un retour vers les « esprits de la thérapie narrative ».

Le chemin que proposent David et ses co-auteurs, c'est celui des récits de cas cliniques, à la manière d'une nouvelle, ou d'un roman, dont le thérapeute, le client, sa famille, sont des personnages littéraires. « *Le roman*, dit Nancy Huston¹, est la seule forme narrative qui permet un accès à ce qui se passe dans l'esprit de l'autre. » Ainsi, l'utilisation de la forme littéraire dans un compte-rendu thérapeutique, tel que l'ont utilisé Irvin Yalom ou Oliver Sacks, permet un accès sans équivalent au monde intérieur du thérapeute et aux intentions qui gouvernent ses choix dans l'élaboration de ses questions, aussi bien qu'à ses doutes, ses hésitations, parfois ses regrets, etc.

Cette pratique, désignée dans les pages qui suivent sous le nom d'auto-ethnographie, constitue également une innovation pédagogique importante dans une tradition d'enseignement basée sur l'étude de la théorie, puis de transcriptions de conversations désincarnées ou visionnage de vidéos et enfin d'exercices pratiques où le stagiaire s'efforce de reproduire ce qu'il a appris et vu, de le mettre en scène dans le réel, avec plus ou moins d'appréhension. Cette dimension du livre constituera certainement pour les formateurs et les formatrices une invitation à renouveler leur pédagogie ou en tout cas à emprunter quelques aspects de cette façon d'enseigner les narratives, décrite en détail par le talentueux Travis Heath.

1. Dans *L'Espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008.

Mais ce qui vous mord le coin du cœur dans ce livre¹, ce sont les histoires thérapeutiques elles-mêmes. Prévoyez des Kleenex. Car la jonction entre la thérapie et la littérature, jonction que l'Approche Narrative opère au niveau « macro » pourrait-on dire, à travers sa métaphore textuelle, se produit ici au ras du texte, dans l'épiderme même de ces contes dont le patient est le héros et où le thérapeute devient un personnage de chair et de sang avec sa charge d'espoirs et de douleurs. Quand je dis que le patient est le héros, c'est au sens premier du terme, « celui qui se distingue par ses exploits ou un courage extraordinaire ». Car au-delà de l'extraordinaire cours de thérapie narrative que proposent ces textes, ce sont les leçons de vie que l'on retient. Les personnages de Wilbur et de ses parents, de Julie et Brandon, de Jane la Trumpiste et surtout, en ce qui me concerne, de Chuan, la « fleur dans la tempête » accompagnée par l'extraordinaire Sasha Pilkington restent gravés dans nos cœurs. Et c'est à travers ces textes que « l'âme des pratiques narratives » nous devient intelligible, qu'elle prend forme sous nos yeux, qu'elle nous fait parfois prendre conscience que nous n'avions rien compris au film, qu'elle nous redresse et nous donne envie d'y retourner avec le regard clair et une motivation renouvelée.

Voici un livre qui marque le début d'une nouvelle façon de pratiquer et d'enseigner l'Approche Narrative, baptisée par David Epston et ses associés « thérapie narrative contemporaine ». Vingt ans exactement après la première visite de Michael White dans notre pays, elle vient à son tour enrichir et inspirer nos pratiques d'accompagnement. Mais pour « contemporaine » qu'elle se revendique, il se trouve que cette « nouvelle » façon est ni plus ni moins qu'un retour aux sources les plus classiques et les plus permanentes du travail de Michael White et de David Epston : l'esprit d'aventure, le respect radical, la poésie du quotidien. On ne sort pas indemne de ce livre. Je vous aurai prévenus.

Pierre Blanc-Sahnoun

1. Comme le dirait Martine Compagnon.

Les auteurs

David Epston et Michael White (1948-2008) sont à l'origine de la thérapie narrative. Ils ont publié conjointement *Narrative Means to Therapeutic Ends* (1990) et *Experience, Contradiction, Narrative and Imagination* (1992). Depuis, David a écrit ou co-écrit onze livres et proposé des formations dans le monde entier et en Aotearoa (Nouvelle-Zélande).

Travis Heath est professeur associé à l'université de Denver. Il s'intéresse notamment à la possibilité de développer une approche de démocratie culturelle qui invite les gens à guérir par des moyens proches de leurs cultures. Il a dirigé des ateliers et donné des conférences dans dix pays à ce jour.

Tom Stone Carlson est professeur dans le programme de thérapie du couple et de la famille à l'Alliant International University de San Diego et coéditeur du *Journal of Contemporary Narrative Therapy*. Il a plus de vingt ans d'expérience dans l'enseignement de la thérapie narrative et s'intéresse particulièrement au développement de pédagogies proches de l'expérience pour les nouveaux thérapeutes.

Kay Ingamells M.S.W. (Auckland, Nouvelle-Zélande) travaille avec des individus, des enfants, des jeunes et des familles depuis 1990. Kay a commencé sa carrière en travaillant avec des jeunes et des enfants en difficulté dans des foyers et dans des agences spécialisées, puis a passé neuf ans à travailler dans le domaine de la santé mentale des enfants et des adolescents. Au cours des dix dernières années, elle a enseigné la thérapie narrative au niveau de la licence et de la maîtrise, et a dirigé un cabinet privé de thérapie et de conseil pour les enfants, les familles, les jeunes et les adultes. Depuis 1992, Kay est supervisée par le co-inventeur de la thérapie narrative, David Epston, et enseigne aux côtés de David depuis 2008. Kay a publié plusieurs articles. Elle écrit et présente actuellement un exposé sur son apprentissage avec David Epston. Dans le cadre d'une collaboration pédagogique avec David Epston et Tom Carlson, intitulée

The Apprenticeship in the Artistry of Narrative Practice, Kay dispense des formations individuelles et en groupe aux praticiens narratifs qui souhaitent transformer leur métier en art.

Sasha McAllum Pilkington travaille comme conseillère pour Harbour Hospice à Auckland, Aotearoa, Nouvelle-Zélande. Elle pratique la thérapie narrative depuis plus de trente ans dans divers contextes et travaille pour Harbour Hospice depuis 2008. Dans le cadre de sa pratique hebdomadaire, Sasha rencontre des personnes atteintes d'une maladie mortelle et leurs familles, à la fois dans la communauté et dans l'unité d'hospitalisation de l'hospice. Elle rencontre également les membres des familles en deuil après le décès d'un proche. Ce sont les récits des personnes qu'elle a rencontrées qui ont donné à Sasha l'envie d'écrire. Elle a collaboré avec elles pour créer divers documents thérapeutiques, notamment des testaments éthiques, des lettres et des récits d'héritage. Plus tard, elle a commencé à écrire des histoires illustrant la thérapie narrative pour préparer les praticiens à travailler dans le domaine des soins palliatifs. Elle a trouvé dans les récits un moyen puissant de transmettre non seulement des pratiques de remise en question, mais aussi les nuances du non-dit. L'histoire contenue dans ce livre a été écrite en collaboration avec la femme qui y figure en guise d'héritage pour son fils. Sasha Pilkington a également contribué à l'ouvrage collectif en français « Dire bonjour à nouveau, l'Approche Narrative pour les personnes, les familles et les entreprises en deuil » (Satas, 2018).

Sanni Paljakka est psychologue agréée en Alberta (Canada) et directrice de la formation clinique du Calgary Narrative Collective (CNC). Elle est co-éditrice du *Journal of Contemporary Narrative Therapy*. Elle a publié plusieurs ouvrages sur la thérapie narrative, avec un accent particulier sur les idées et pratiques narratives féministes. Sanni a présenté son travail aux États-Unis, au Canada et à l'international.

Préambule

CE LIVRE PROPOSE UNE PÉDAGOGIE ALTERNATIVE pour comprendre et enseigner la thérapie narrative. Plutôt que de proposer des méthodes inductives traditionnelles d'enseignement de la théorie suivie d'exercices de mise en pratique, nous proposons une approche déductive qui évite intentionnellement l'utilisation d'un jargon théorique ou la référence à un ensemble particulier de pratiques en faveur de la création d'un tableau de la pratique narrative.

Les récits de pratique, ou histoires thérapeutiques, représentent une façon d'écrire sur la pratique qui utilise une Approche Narrative « en temps réel » pour placer le lecteur dans l'esprit et dans le cœur du thérapeute. Ce style d'écriture se veut une forme d'expression artistique (Merleau-Ponty, 1964) qui va au-delà d'une simple description clinique de la pratique afin de « réveiller les expériences » (p. 19) du lecteur et de permettre à la pratique de « s'enraciner dans la conscience d'autrui » (p. 19). Nous pensons que l'aspect immersif des récits de pratique invite le lecteur à entrer en relation avec les idées et les pratiques du travail, ce qui crée un contexte permettant à ces idées et à ces pratiques de prendre vie pour le thérapeute d'une manière qui ne serait pas possible par le biais d'un écrit clinique traditionnel.

1

INTRODUCTION – LA RÉDACTION DE RÉCITS THÉRAPEUTIQUES : HISTOIRE D’UNE PÉDAGOGIE

Travis Heath, David Epston et Tom Carlson

PENSER AVEC DES HISTOIRES

David Epston

Vous trouverez ci-dessous deux histoires. La première a été publiée en 1997 dans *Playful Approaches to Serious Problems: Narrative Therapy with Children and Their Families*¹ (Freeman, Epston, & Lobovits, 1997), mais elle se déroule en fait au début des années 1960. Elle parle de mon père qui était connu, dans la petite ville ontarienne de Peterborough où j’ai grandi, sous le nom de « *Benny the Peanut Man* » (Benny, l’homme aux cacahuètes). Benny vient de Benjamin, et « l’homme aux cacahuètes » vient du fait qu’il tenait avec ma mère, Helen, un petit bar appelé The Nuttery, en face des cinémas de la rue principale, qui vendait les cacahuètes qu’il grillait chaque jour.

1. Des approches amusantes pour les problèmes graves : la thérapie narrative avec les enfants et leurs familles.

J'ai écrit la deuxième histoire il y a plusieurs années, mais je n'ai jamais eu le temps de la publier. Il s'agissait d'une réponse à un problème que je ne connaissais pas dans ma pratique, à savoir la vogue de la consommation excessive d'alcool chez les jeunes femmes, la sur-intoxication qui en découle et les réactions justifiées de leurs familles lorsque cela est découvert, le plus souvent de manière similaire aux faits racontés dans cette histoire particulière. À chaque fois que ces familles ont cherché une assistance professionnelle, leur situation était désastreuse. J'ai rapidement eu l'intuition que ce territoire dans lequel nous mettions les pieds n'était pas cartographié.

C'est en tout cas ce que je pensais. L'histoire qui suit m'a véritablement « traqué » depuis que j'ai fini par comprendre, vers mes trente ans, les intentions de mon père et que j'ai pris conscience que je ne l'avais pas dupé une seule seconde, loin s'en faut. Au contraire, il avait trouvé un moyen des plus intrigants de m'apprendre à connaître mes limites. J'ai alors été amené à réfléchir au fait qu'en réalité j'étais le buveur le plus tempéré ou du moins le plus prudent de tous mes amis et que j'étais connu comme celui sur lequel on pouvait compter pour assurer la sécurité de tous, préfigurant le conducteur désigné (« Sam ») actuel. J'en étais fier à l'époque et je le suis toujours.

Histoire n° 1

Lorsque j'avais 15 ans, j'ai informé mes parents que j'avais bu de l'alcool avant l'âge légal avec mes amis un peu plus âgés. Mes parents, comme prévu, l'ont plutôt bien pris, mais mon père, contre toute attente, n'en est pas resté là. Comme c'était un homme qui ne buvait qu'en de très rares occasions et qui ne gardait que peu ou pas d'alcool à portée de main, j'ai été surpris de le voir arriver à la maison, peu après ma révélation, avec un très gros sac provenant du *liquor store*. Après réflexion, je suppose qu'il a choisi son moment pour commencer à déballer son sac. Je l'ai vu ranger des bouteilles de rhum, de rye, de scotch, de vodka et de gin. De toute ma vie, je n'avais jamais vu autant d'alcools différents au même endroit.

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander ce qui se passait. Mon père m'a dit qu'il pensait aux alcools forts depuis que je lui avais parlé de ma consommation d'alcool et qu'il en était venu à se demander si les

alcools forts « tapaient autant » que lorsqu’il avait mon âge. J’ai répondu avec arrogance : « Quel est le rapport avec toutes ces bouteilles que tu as rapportées ? » Il m’a répondu : « La seule façon d’en être sûr, c’est d’essayer chaque bouteille. » Je dois avouer que j’ai été quelque peu surpris. Il m’a invité à tester avec lui la dureté des alcools forts. « Comment s’y prend-on ? » demandai-je innocemment. « C’est assez facile, en fait. Il suffit de boire. C’est la seule façon de savoir. »

Je savais maintenant que je tenais un bon plan, picoler gratis aux frais de mon père. Je devais probablement rire de sa naïveté, compte tenu des risques que prenaient mes amis en diluant les réserves d’alcool de leur père avec de l’eau pour assurer leur propre approvisionnement. J’avais toujours considéré mon père comme un imbécile, ceci n’était donc pas nouveau pour moi.

De temps en temps, mon père organisait des sessions de tests au cours desquels nous buvions ensemble, comparant la puissance d’un whisky pur malt, par exemple, lorsqu’il avait mon âge, avec son degré de pureté actuel. Il m’invitait à réfléchir à la « dureté » du whisky pour moi, tout en parlant et en buvant ensemble. Nous avions tous les deux des maux de tête, mais cela prouvait juste à quel point le whisky pouvait être dur. Mes amis s’émerveillaient de la façon dont je dupais mon père et ce que je considérais comme ma ruse me valait beaucoup de respect de leur part.

Bien des années plus tard, je me suis rendu compte que l’idée de « dureté » de Benny ressemblait beaucoup au concept familier de « connaître ses limites ». Benny avait poursuivi nos expériences jusqu’à ce qu’il ait obtenu suffisamment de preuves que je connaissais vraiment mes limites. Parce que je lui avais montré l’évolution de mes habitudes de consommation vers des comportements plus réfléchis, mon père se reposait plus facilement les nuits où il savait que je sortais avec mes amis (Freeman, Epston, & Lobovits, 1997, p. 185-186).

Histoire n° 2

Il y avait du grabuge dans la salle d’attente, mais ça s’est rapidement calmé lorsque je me suis présenté à Roger, un homme d’une quarantaine d’années, à Jocelyn, une femme du même âge, et à leur fille unique de 18 ans, Naomi. Roger, en rage, semblait au bord de l’apoplexie ; Naomi

ne pouvait pas avoir l'air plus mécontente qu'elle ne l'était ; et Jocelyn était pâle de ce que j'ai appris être de l'appréhension. Je les ai invités à entrer dans mon bureau. Avant même que je m'en rende compte, Roger et Naomi avaient changé la disposition des sièges, passant d'un cercle sympathique à quelque chose qui ressemblait à un ring de boxe, chaque combattant dans son coin respectif, jetant des regards à l'autre. J'ai pensé qu'il était judicieux de demander ce qui avait bien pu provoquer une telle situation. Jocelyn n'a pas tardé à me faire comprendre leur situation.

Naomi venait d'avoir 18 ans et Jocelyn racontait que la petite famille était sortie pour un dîner spécial pour fêter ça et que l'un des moments forts avait été le partage d'une bouteille de vin avec Naomi qui avait désormais l'âge légal de boire de l'alcool. Trois semaines plus tard, Naomi a été autorisée à passer la nuit chez son amie Tracy. « Tracy est comme notre deuxième fille parce qu'elle a passé beaucoup de temps avec nous, même pendant les vacances. » Cette nuit-là, les parents ont été réveillés à 1 h 30 du matin par une policière à leur porte et un policier soutenant leur fille peu vêtue, stupéfaite et empestant le vomi. Elle était tellement ivre qu'elle ne pouvait pas se lever sans aide. La policière annonça sévèrement qu'ils avaient trouvé Naomi inconsciente dans un abribus du quartier central des affaires.

Jocelyn, qui est infirmière, a baigné Naomi, l'a mise au lit et est restée assise à ses côtés toute la nuit pour s'assurer que ses voies respiratoires n'étaient pas obstruées par le vomi. Cet événement a apparemment bouleversé tout ce que les parents et leur fille pensaient être bon pour l'autre. Roger et Jocelyn se sont mis à être inquiets pour Naomi et par « ce qui aurait pu lui arriver » et ont déclaré : « Nous ne pouvons plus lui faire confiance après cela ».

Non seulement Naomi n'a pas reconnu ses torts, mais en plus, elle était furieuse que ses parents l'aient privée de sortie à l'avenir. Elle est rapidement passée à l'attaque en menaçant de faire tout ce qui suit : « je vais m'enfuir de la maison ; je vais quitter l'école et trouver un emploi pour pouvoir subvenir à mes besoins ; et je vais aller à l'aide sociale pour voir si je peux obtenir une allocation de jeunesse pour vivre seule à cause de nos différences irréconciliables. »

Roger et Jocelyn se sont montrés à la hauteur de la situation et ont riposté en proférant leurs propres menaces, fondées sur les conseils juridiques

qu'ils avaient sollicités. Cette dispute durait depuis deux semaines et, selon Jocelyn : « ça s'aggrave et j'ai peur de ce que va devenir notre famille ». J'avais à peine dit un mot et cela faisait environ dix minutes que notre réunion avait commencé. Mais j'avais déjà compris que je ne pouvais pas être un arbitre, décider qui avait raison et qui avait tort sans jeter de l'huile sur le feu de cette situation qui s'envenimait rapidement.

J'ai levé la main :

Roger, Naomi et Jocelyn, puis-je avoir votre attention un instant car j'ai quelque chose à vous dire, Naomi, et à vous, Roger et Jocelyn ? Vous allez devoir écouter très attentivement ce que je vais vous dire. Pourquoi ? Je vois bien que ce conflit est né de ton erreur, Naomi, et de votre souci du bien-être de votre fille, Roger et Jocelyn. Je ne conteste ni ton erreur, Naomi, ni vos inquiétudes, Roger et Jocelyn. Mais dites-moi ceci : avez-vous constaté, ces deux dernières semaines, qu'en dépit de vos efforts pour vous en sortir, vous semblez vous enfoncer davantage dans la situation ? Naomi, je sais que tu as fait de ton mieux pour rassurer tes parents en leur disant que l'erreur dont tu parles ne se reproduira plus jamais. Roger et Jocelyn, ai-je raison de penser que vous êtes déterminés à faire en sorte qu'une telle erreur ne se reproduise plus jamais ? Si je te proposais le moyen de prouver à tes parents que tu connais tes limites, Naomi, m'écouterais-tu ? Roger et Jocelyn, si Naomi était prête à prendre le risque d'apprendre à connaître ses limites en votre présence, lui donneriez-vous une chance de le faire ? Et seriez-vous aussi rigoureux que possible pour veiller à ce qu'elle connaisse ses limites et lui interdise de sortir avec ses amis jusqu'à ce qu'elle les connaisse ?

Tout le monde était décontenancé, mais au moins j'avais capté leur attention pour le moment. J'étais à présent, préoccupé par la façon dont je pourrais la conserver. « Roger et Jocelyn, puis-je avoir votre accord pour discuter au préalable avec Naomi ? » Peut-être encore sceptiques, ils m'ont au moins concédé cette opportunité. Je savais que je devais en tirer le meilleur parti.

DAVID : Naomi, que bois-tu, quand tu sors boire avec tes amis ?

NAOMI : De la bière et de la tequila parfois !

D : C'est ce que toi et tes copines buvez généralement dans un bar ?

N : Oui.

D : Penses-tu que tu as fait cette erreur il y a quelques semaines parce que tu ne connaissais pas ta limite ?

N : Je suppose que oui !

D : Est-ce que tu serais capable de deviner où est ta limite ?

N : Pas vraiment !

D : Combien coûtent une bière et une tequila ?

N : Environ neuf dollars.

D : Naomi, préfères-tu les bières importées ou locales ?

N : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

D : Eh bien, si tes parents organisaient une fête pour toi et tes copines, c'est-à-dire si tu voulais les inviter, qu'est-ce que tu voudrais que tes parents aient sous la main : de la Steinlager, de la Stella Artois ou de la Heineken ?

N : Quoi ?

D : Que penserais-tu si je te garantissais de la bière et de la tequila gratuites pour toi et tes copines en échange de t'être donné la peine de tester tes limites ?

N : Quoi ???

Je savais qu'il s'agissait d'un challenge important, mais cette histoire avait habité dans mon esprit pendant environ 35 ans. Je ne l'ai comprise qu'à l'âge de 27 ans, lorsque mon père et ma mère m'ont révélé que ce sujet et d'autres avaient été mûrement réfléchis et planifiés. Je ne saurai jamais s'ils étaient conscients du point auquel ils étaient ingénieux.

N'osant pas jeter un coup d'œil à Roger et Jocelyn, je poursuivis ma conversation avec Naomi. « Naomi, as-tu un jean ou quelque chose avec des poches que tu accepterais de porter à une telle fête ? » « Pourquoi ? » Naomi était très curieuse de cette question qui semblait n'avoir aucun sens.

D : Pour mettre les capsules de bière dans tes poches.

N : Pourquoi voudrais-je faire ça ?

D : Je vais te dire pourquoi. Le lendemain, quand tes parents te montreront la vidéo de toi en train de tester tes limites, tu pourras savoir combien de bières tu as bues en comptant les capsules de tes bouteilles. Parce que le seul moyen que je connaisse pour trouver sa limite est de la dépasser une ou deux fois, puis de revenir en arrière jusqu'à la limite. Qui sait quelle sera ta limite ? Il peut s'agir d'une bière ou de dix. Seuls tes parents peuvent te le dire, mais tu pourras aussi décider toi-même en t'évaluant sur le film de ta soirée alcoolisée.

Naomi eut un sourire en coin, que j'ai pris pour de l'amusement et de l'incrédulité. Mais je n'étais pas convaincu qu'elle me prenait au sérieux.

Me tournant pour la première fois vers Roger et Jocelyn, j'ai posé la question suivante,

Seriez-vous prêts à organiser une soirée arrosée chez vous, soit pour vous trois seulement, soit, avec la permission de Naomi, en invitant Tracy et ses autres copines ? Et paieriez-vous la facture pour la bière ? Vous arrangeriez-vous également pour filmer la fête à la maison afin que vous puissiez tous la revoir le lendemain pour voir si vous pouvez déterminer ensemble la limite de Naomi ? Vous savez qu’un ivrogne pense souvent qu’il est plus drôle et plus intéressant, ou qu’il est capable de conduire sa voiture ou sa moto, mais du point de vue d’autres personnes qui ne boivent pas à la même bouteille, c’est une tout autre histoire. Par ailleurs, pourriez-vous tracer une ligne droite quelque part et demander à Naomi de la parcourir pour une sorte de test de police ? Je doute qu’il soit possible d’obtenir un éthylotest de la police ?

Naomi avait l’air de plus en plus déconcertée, mais Roger et Jocelyn semblaient avoir compris l’essentiel, comme l’indiquaient leurs questions très raisonnables. Je me suis précipité au secours de Naomi.

Naomi, si tu as des doutes à ce sujet, pense à tout l’argent que tu vas économiser et si tu fais une ou deux erreurs, tes parents seront là pour veiller à ce que tu le fasses en toute sécurité... et ils connaîtront peut-être des remèdes contre la gueule de bois.

Naomi restait incertaine, hochant la tête, mais elle accepta le principe de suivre ses parents afin de déterminer collectivement sa limite. J’ai alors abordé la question de la recherche de la limite avec Jocelyn et Roger. « L’un d’entre vous dirait-il qu’il connaît ses limites ? » Ils m’ont assuré que oui. Je me suis tourné vers Naomi et lui ai demandé si elle pensait que ses parents connaissaient leurs limites. Elle m’a raconté une ou deux histoires où Roger avait dépassé ses limites lors d’occasions spéciales, comme des mariages, et il a admis que c’était le cas. « Roger, vous souvenez-vous comment vous avez fait, lorsque vous aviez l’âge de Naomi, pour apprendre à connaître vos limites ? »

Roger est devenu pensif, secouant la tête d’un côté à l’autre.

R : Vous savez, David, quand je repense à mes débuts dans l’alcool, j’ai vraiment honte de moi. Je jouais au rugby et à l’époque – c’est sans doute encore le cas aujourd’hui – la consommation d’alcool après les matchs était atroce ! On buvait plus ou moins jusqu’à ce qu’on tombe.

D : Combien de temps cela a-t-il pris pour que vous appreniez à connaître votre limite ?

R : Trop longtemps, David ! Trop longtemps !